

TERRITOIRES

Harcèlement de rue à Dakar,
les femmes s'insurgent.

Territoires, laboratoire
et création artistique,
fédère ces paroles de femmes
qui veulent dire "Halte !"
à une violence quotidienne.

TERRITOIRES

Création artistique et laboratoire collectif
sur le harcèlement de rue à Dakar

TERRITOIRES

Création artistique
et laboratoire collectif
sur le harcèlement de rue à Dakar



TERRITOIRES

Création artistique
et laboratoire collectif
sur le harcèlement de rue
à Dakar

Catalogue réalisé avec le soutien de :

 **HEINRICH BÖLL STIFTUNG**
DAKAR
Sénégal



© 2022 Sophie Le Hire



SOMMAIRE

Préface de Khaira Thiam p.10

Présentation du projet Territoires p.15

Oumar Sow Diagne - "Barab Yi" p.17

Témoignages p.18

Sophie Le Hire - "L'art pour faire entendre nos voix" p.20

Le regard de Chloé Ortolé p.24

Fabiola Mizero - "Hommes et responsabilité : enlever le poids des épaules des femmes" p.28

Jaly Badiane - "Le harcèlement de rue, une réalité encore banalisée" p.34

Dr Selly Ba - "Construire une ville égalitaire, une réponse contre le harcèlement de rue au Sénégal" p.38

Isseu Toure - " Les femmes au cœur des affaires de la cité " p.44

Nathalie Fanja Haaby - " Ouvrir le dialogue aux hommes et reprendre son pouvoir " p.50

Nafissatou Seck - "Que dit le droit sénégalais ?" p.56

Fatima Ndoye - "4 temps à l'inspire 5 temps à l'expire" p.62

Le regard de Ken Aïcha Sy p.68

L'expo p.72

Conversations publiques P.86

Dans mon travail, plus de 90% des rencontres cliniques sont liées à des violences de tous types et en cascade chez un même sujet. Il s'agit principalement de violences éducatives, sociales, sexuelles, économiques, institutionnelles, politiques etc. J'ai été beaucoup plus sensible aux violences subies par les femmes et les enfants sénégalais car le niveau de cruauté tant physique que mental et leur fréquence me paraissent plus importants qu'ailleurs dans le monde, où j'ai pu exercer. La quasi inexistence de dispositifs, spécifiques et spécialisés, de prise en charge des conséquences de ces violences ainsi que la formation, spécifique, des personnels sur ces questions, pose problème et fait courir le risque d'ailleurs, d'une revictimisation, par ceux-là mêmes qui prétendent les aider. Très peu d'entre eux ont accès à une connaissance élémentaire des psychotraumatismes et de leurs conséquences et encore moins des spécificités sur les traumatismes à caractère sexuel par exemple. A cela se rajoute un discours prosélyte qui enferme les victimes dans des considérations moralisantes et absurdes leur faisant porter le poids de ce qui leur est arrivé. C'est encore une violence additionnelle lorsque ces discours sont tenus par ceux qui disent leur "vouloir du bien" et qui, sans éthique aucune, ne commencent pas par suspendre leurs propres jugements moraux. A tout ceci se rajoute une médiatisation inappropriée de

CHARGE AUX PLUS COURAGEUX D'ENTRE NOUS DE RECOLLER DES PSYCHISMES ET DES VIES BRISÉES EN MILLIERS DE MORCEAUX ET DE FAIRE COMME SI TOUT ALLAIT BIEN DANS LE MEILLEUR DES MONDES.

ces situations avec une focale mise sur les victimes et non sur les auteurs, comme la logique le voudrait. On semble ici, comme ailleurs, porter plus d'attention aux droits des auteurs qu'à ceux des victimes...

Outre un cadre légal clairement défavorable aux femmes et les classiques mécanismes de culpabilisation des victimes, que l'on retrouve habituellement dans toute culture du viol, ce qui aggrave la situation c'est l'ambiguïté qui existe au Sénégal par rapport à ces nombreuses violences. En effet, en même temps que certaines violences sont décriées et obscénalisées dans l'espace public, d'autres sont banalisées, justifiées voir normalisées par les hommes comme par les femmes. Toutes les formes de rationalisations y passent depuis la précarité économique jusqu'à la religion qui, en argument d'autorité dans un pays laïc, serait aussi un blanc-seing pour certains types de crimes, dont par exemple le viol conjugal. Religiosité, supposée, qui absoudrait d'ailleurs certains auteurs plus que d'autres : bon musulman, bon père de

famille, excellent analyste politique, brillantissime homme politique... Laissant penser que les femmes sont des citoyennes de seconde zone, taillables et corvéables à merci dont on peut allègrement utiliser le corps comme objet sexuel. Cela bien que ces dernières s'égosillent à rappeler les hauts-faits de certaines d'entre elles, insinuant qu'il fut un temps, lointain, où les femmes avaient plus de valeur et de considérations. Les recherches en histoire et aussi en anthropologie, laissent penser que s'il y avait quelques femmes effectivement puissantes, le reste de la masse ne l'était pas et subissait un sort peu enviable. L'élation narcissique ne leur est d'aucun secours si ce n'est comme mécanisme de survie psychique dans cet environnement.

Dans un contexte où l'ustensilisation d'autrui est monnaie courante, l'idée même du consentement paraît utopique. Ce dernier n'est même pas clairement énoncé dans la loi 2020-05. Mais cela ne chiffonne personne. Certains ont même déclaré dans la presse locale "être en sursis" depuis la promulgation de cette loi. C'est dire comme la résistance est massive quant au fait de considérer les femmes comme des sujets et non des objets et de leur reconnaître un de leur droit les plus fondamentaux : c'est-à-dire la libre disposition de leur corps qui implique de leur demander l'autorisation d'être en contact avec leur corps et la possibilité, pour elles, de dire "NON". La loi 2020-05 ne résout absolument pas le problème qui consiste à croire que le corps des femmes est à disposition pour les hommes, sauf à manifester vivement son refus par des cris et autres conditions sine

qua non au "bon viol". L'impossible harmonisation des codes, le refus de les changer en les adaptant à la réalité actuelle, d'abroger les dispositions discriminatoires et d'y inclure un certain nombre de dispositions protégeant effectivement les femmes et les petites filles (et les petits garçons aussi victimes de violences sexuelles dont personne ne veut parler du fait de l'agitation autour de l'homosexualité) montrent, à suffisance, le caractère inique de la société sénégalaise vis-à-vis de ces humaines. Charge aux plus courageux d'entre nous de recoller des psychismes et des vies brisées en milliers de morceaux et de faire comme si tout allait bien dans le meilleur des mondes.

Dans ce contexte, cela ne surprendra personne que le harcèlement de rue ou dans les transports urbains soient d'une banalité quotidienne affligeante. En effet, il n'existe, en 2022 au Sénégal, aucune loi, ni même projet de loi, qui garantisse la sécurité des femmes dans l'espace public ou les transports. Le harcèlement n'est reconnu que dans le cadre d'une relation de subordination dans le monde professionnel. Pourtant, ça n'est pas comme si les acteurs de la société civile ne battaient pas régulièrement campagne sur les réseaux sociaux à ce sujet. D'autres initiatives s'évertuent à parler du sujet en vain pour le moment. C'est le cas du projet artistique TERRITOIRES.

Khaira Thiam

Psychologue clinicienne spécialisée en pathologies psychiatriques, en criminologie clinique et féministe radicale universaliste sénégalaise



TERRITOIRES



TERRITOIRES

traduit en wolof par “BARAB YI”, est une création artistique et un laboratoire collectif sur la violence d’une réalité dans la ville de Dakar : le harcèlement de rue (Ērtalug Mbedd en wolof).

Regards insistants, sifflements, attouchements, agressions verbales, physiques et sexuelles dans la rue sont un phénomène mondial bien connu des femmes, qui adoptent des stratégies pour se protéger.

L’objectif du projet est de dénoncer le continuum de violences faites aux femmes, de sensibiliser les hommes à des changements de comportement dans les espaces publics et d’encourager les femmes à prendre la parole.

Pour comprendre et rendre visible ce phénomène, 10 femmes ont exploré cette question à travers leurs disciplines : arts visuels, activisme culturel, production audio-visuelle, sociologie, psychologie, loi, urbanisme, recherche en notions de genre, danse, journalisme.

TERRITOIRES

est un espace en mouvement, un lieu de dialogue entre les femmes et les hommes sur la place et la responsabilité de chacun.e dans nos interactions urbaines.

Cette œuvre collective, conçue et portée par l’artiste Sophie Le Hire, se manifeste par 6 productions : une exposition, un laboratoire, des conversations publiques et étudiantes, un catalogue, un court métrage et un podcast.

BARABYI



B

BARAB YI, fent la ak ndajem gëstu ci mbir mu doy waar ci ndakaaru : ërtalug mbedd.

Wëliis, wax ju ñaaw te ñàkk kersa, saaga, làmbaatu, ba ci siif, jëf yii, jigéen mu ngi koy dund fépp ci àdduna si, di wut ay feem ak i pexe ngir rëcc si.

Jubluwaayu sémb wi mooy fésal mettital gi jigéen ñi di dund, woo góor ñi ci soppo doxaliin ci barab yi ñépp bokk, soññ jigéen ñi ci yékkati seen kàddu ak sos ay waxtaan diggante góor ak jigéen.

Ngir nànd te wane jëf jii, fukki jigéen gëstu nañu ci jaare ko ci : fent ci lépp lees mën a teg bët, bañ ci wàllu mbatiit, film, gëstu ci fere yi, gëstu ci xel, Yoon, tabaxinu dëkk, gëstu ci góor ak jigéen, pecc ak caabal.

BARAB YI, ligéeyu mbooloo la, Sofi LË IIR jiite ko, génne na juróom benni meññeef : benn fésal, benn ëttu gëstu, ay waxtaanu pénc ak, benn tééréb tēnk (catalog) film bu gätt ak podcast.

TÉMOIGNAGES

“**Q**uand je me baigne à la plage, il y a souvent des hommes qui plongent pour voir sous l'eau quand je nage. (...) Ça m'est arrivé énormément, même avec des garçons super jeunes.”

Sarah, 27 ans

“Une fois dans un taxi, le taximan a exhibé son pénis. Ça faisait 10 minutes qu'il me draguait, je ne répondais pas à ses sollicitations.

Me montrer son pénis en érection était un argument massif de séduction selon lui. J'étais choquée, tétanisée.”

Sarah, 27 ans

“Souvent dans le bus, des hommes se frottent sur toi. Tu te déplaces et tu ne dis rien. Si tu parles, on te dit que tu mens.”

Khadija, 45 ans

“Mon père m'a appris à saluer les gens de mon quartier. Ça me rassure car je me dis que ça dissuade les hommes de m'agresser s'ils me connaissent et je saurai aussi nommer un agresseur potentiel.”

Fama, 21 ans

“C'est infantilisant, même en tant qu'adulte, de se dire qu'on doit être accompagnée par un homme pour sortir dans les espaces publics. Sortir dans la rue à Dakar demande vraiment une préparation.”

Fama, 21 ans

“Quand je marche dans la rue, souvent des hommes ou des voitures me suivent. Je le vis comme une agression car ces hommes se croient tout permis : ils m'interpellent et s'autorisent à rentrer dans mon espace alors que je ne le veux pas. Comme si j'étais censée répondre favorablement à la demande. C'est choquant.”

Ange, 30 ans

“Un policier m'a arrêtée pour me demander les papiers de mon véhicule. Il voulait me mettre une amende sans raison mais je ne voulais pas trop discuter. Je lui dis ok, et pour que je paie, il m'a amenée dans un coin sombre, a posé son fusil devant moi et m'a demandé si j'étais mariée. Heureusement, deux amies étaient là et sont intervenues. Depuis, je me sens en insécurité lorsque je croise des policiers ou militaires à Dakar.”

Elena, 32 ans

Sophie Le Hire

L'art pour faire entendre nos voix

Quels sont ces "Territoires" ? Ils sont, à Dakar, ce chantier gigantesque fait de briques et de poussière, où pour elles, cheminer en paix relève du miracle. Ils sont cette frontière ténue entre consentement et harcèlement.

Ils sont ces espaces psychiques de traumatisme, de réparation, de résilience.

Ils évoquent des jungles urbaines où chasseurs et proies se jaugent, au-delà de la politesse et du respect pourtant propres aux êtres sociaux, complexes et empathiques.

Les "Territoires" cartographient ces recoins de la cité devenus théâtres d'agressions, axes, carrefours, places, arrêts de bus tagués, souillés, mémoire de peur et d'indignation.

Ils sont plaines du silence, montagnes de la honte et de l'indifférence, complices de la violence.

**LES "TERRITOIRES"
CARTOGRAPHIENT CES
RECOINS DE LA CITÉ DEVENUS
THÉÂTRES D'AGRESSIONS,
AXES, CARREFOURS, PLACES,
ARRÊTS DE BUS TAGUÉS,
SOUILLÉS, MÉMOIRE DE PEUR ET
D'INDIGNATION.**

Ils sont no man's lands, déserts de lois et de protection des citoyennes. Le "non-lieu" est un terme que sait utiliser la justice.

Les "Territoires" sont ces parois poreuses entre le privé et le public, entre le dehors et le dedans, entre le corps des femmes et celui des hommes. Entre la porte de chez elle, qu'elle lui ferme au nez, et l'étendue de son désir à lui, qu'il impose au-delà des

serrures, par ces humiliations désormais imprimées en elle.

C'est ce côté de la rive qu'un homme traverse sans y être invité, en piétinant les berges de l'intime, convaincu d'avoir l'ascendant sur un corps qui n'est pas le sien.

Mais les "Territoires" sont aussi les roches insoupçonnées de la riposte, de la force de la voix, DES voix qui se multiplient et font reculer l'avancée de la mer. Une seule main qui se lève, ouvre l'océan en deux, montre une autre voie où toutes peuvent s'élanter, mues par une urgente sororité. Un passage jonché de ruines et de secrets, révélé aux yeux de tous. Il force la prise de conscience, il engage la responsabilité et réclame la liberté. Un Territoire naissant que foulent nos filles, nos sœurs et nos aînées sans se retourner.

DÉMARCHE ARTISTIQUE

J'ai souhaité dessiner, photographier, écrire le harcèlement de rue à travers le prisme des chantiers de la ville de Dakar. Je vis ici depuis 6 ans et suis fascinée par cette entité mouvante qu'est Dakar, cité singulière qui se transforme quotidiennement. Les matériaux de construction au sol, les carcasses de voitures détournent notre chemin et les hommes nous sifflent. En tant que femme, comment se sentir libre dans ce chaos ? C'est pourquoi il m'a semblé intéressant d'utiliser la métaphore de la ville pour raconter ces "Territoires".

À ce mélange graphique et plastique s'ajoute dans mes dessins une recherche visuelle inspirée du "Glitch Art", esthétisation d'erreurs analogiques ou numériques. Le "bug" graphique symbolise à la fois le trouble psychique lié au harcèlement (états traumatiques), le désordre architectural de la ville, mais aussi le dysfonctionnement social révélé par l'indifférence générale face à ce phénomène.



POURQUOI UN LABORATOIRE ?

Au-delà de l'aspect cathartique de la création, j'avais besoin de comprendre. Qu'est-ce qui permet le harcèlement quotidien ? Sur internet ou dans la presse sénégalaise, je n'ai rien trouvé à ce sujet. Le phénomène est mondial, mais quelle est l'importance des réalités sociales et culturelles au Sénégal ? N'ayant

pas grandi dans ce pays, il fallait que je m'adresse à des femmes sénégalaises susceptibles de m'en dire plus. À mesure que je leur parlais, je réalisais l'enthousiasme que soulevait ce sujet. Il y avait urgence à écouter, et à dire. C'est l'origine du laboratoire du projet "Territoires".

Aujourd'hui, nous avons des témoignages, des chiffres, des expertises, que des journalistes africains et internationaux ont largement relayés.

**MAIS LES "TERRITOIRES"
SONT AUSSI LES ROCHES
INSOUPÇONNÉES DE LA RIPOSTE,
DE LA FORCE DE LA VOIX, DES
VOIX QUI SE MULTIPLIENT ET FONT
RECULER L'AVANCÉE DE LA MER.**



LA MAGIE A OPÉRÉ ET NOS POINGS LEVÉS ONT FENDU L'OCÉAN

On ne peut plus ignorer le sujet.

Les voix se libèrent, le chemin se dessine, l'art est vecteur.

Ensemble, définissons ce nouveau territoire.

Je suis profondément reconnaissante envers les femmes et les hommes qui soutiennent cette création ■

SOPHIE LE HIRE

Artiste pluridisciplinaire et illustratrice

Sophie Le Hire est une artiste et illustratrice française qui vit à Dakar depuis 2016. Elle est diplômée de la Haute École des Arts du Rhin de Strasbourg et titulaire du Certificat D'État d'Art-Thérapie du Centre de Psychologie Appliquée PROFAC d'Arles.



Sophie Le Hire utilise différents médias comme la vidéo, le dessin, la performance, l'installation, l'illustration, la création sonore et l'écriture. À travers cette pluridisciplinarité, elle développe ce qu'elle nomme "l'Écoute Créative". Cette approche sensible questionne le rapport entre l'être humain et son environnement, dans une dimension à la fois sociale, psychique et spirituelle. Dans cette démarche, elle choisit souvent de donner la voix aux femmes, qu'elle nomme "Les Géantes". En plus de sa pratique artistique personnelle, elle collabore avec des ONG, écoles, et espaces d'exposition en tant qu'illustratrice, conceptrice de programmes pédagogiques et artistiques pour enfants, directrice artistique et commissaire d'exposition. Sa première œuvre vidéo "PROTESTE !", réalisée en 2019, a été présentée dans cinq festivals européens et un festival sénégalais, et primée au festival Interfilm de Berlin en 2021.

“L’UNE DES
RAISONS D’ÊTRE
DE L’ART EST DE
PROVOQUER LE
DÉBAT, D’INITIER
LE CHANGEMENT

ET DE
QUES-
TIONNER
LES GENS
SUR LEURS
PRATIQUES.”

CHLOÉ ORTOLÉ

Productrice de films et féministe

Chloé Ortolé est une productrice française de cinéma et de TV, basée à Dakar depuis 2020. Après des études cinématographiques à l'ESRA Paris, elle est assistante de production chez Blue Monday Productions et Pyramide Productions à Paris, et accompagne de nombreux films primés.



Elle collabore en parallèle avec la plateforme Cinewax depuis 2018 et est lectrice et analyste pour le CNC et pour France 3 Cinéma depuis 2020. À Dakar, elle travaille en tant que productrice chez Lacmé Studios, puis fonde sa société de production audiovisuelle et de consultance COA en 2021. COA compte aujourd'hui trois projets de courts métrages en développement. En 2021, elle co-fonde également la KIMPAVITA, un événement culturel engagé, féministe et pluridisciplinaire visant à faire découvrir de nouveaux cinéastes et artistes africains et de la diaspora au Sénégal.



91,3%

des répondantes au sondage Territoires indiquent avoir été sujettes à un comportement inapproprié de la part d'hommes dans les espaces publics dakarois.

Fabiola Mizero

Hommes et responsabilité : enlever le poids des épaules des femmes

Dans le cadre du projet Territoires, nous avons mené une enquête terrain afin de sonder les femmes résidentes de Dakar sur la problématique du harcèlement de rue. Nous souhaitons comprendre si c'est un enjeu qui les interpelle et si l'aménagement de la capitale sénégalaise contribuerait à renforcer le harcèlement de rue.

Methodologie

Une enquête terrain a été menée entre février et mars 2022 d'une durée d'un mois. Celle-ci a été conduite par l'entremise d'un sondage en ligne comptabilisant 291 répondantes et 8 entretiens individuels.

CONSTATS GÉNÉRAUX

Environ 90 % des répondantes au sondage en ligne indiquent avoir expérimenté un ensemble de comportements non appropriés dans les espaces publics : sifflements, tentatives de séduction lourdes, remarques déplacées, insultes, attouchements, agressions verbales, physiques ou sexuelles, etc.

Le même constat est réalisé au sein des entretiens individuels, où les 8 répondantes consultées expriment avoir été sujettes de manière répétitive à du harcèlement de rue.

"C'est normal de se faire interpeller dans la rue. C'est une réalité que presque aucune femme ne peut éviter." Extrait d'entrevue individuelle - F.K. , 30 ans.

L'intersection entre l'espace public et le harcèlement de rue

38 % des répondantes à notre sondage en ligne indiquent avoir été confrontées à

des expériences de harcèlement dans tous les espaces publics confondus de Dakar : marchés, transports en commun, bus, manifestations, restaurants, bars, les rues... 25,3% indiquent que ce comportement survient plus en marchant dans la rue.

Dans les transports publics

Lors des entretiens individuels, 4 femmes sur 8 témoignent avoir été sujettes à du harcèlement dans les transports en commun. L'espace bondé et étroit des bus dakarois rend les femmes plus vulnérables à des attouchements et des frottements. Les taxis sont également des espaces courants de harcèlement, l'espace clos des véhicules rend les actes invisibles au regard des autres.

"Lorsque l'on dénonce dans le bus les frottements et les attouchements nos voix sont remises en cause. Les hommes sont très solidaires entre eux. On te répond que c'est à cause de la taille du bus qu'un homme se frotte sur toi."

Extrait d'entrevue individuelle - K.D. , 45 ans

"Prendre un taxi à Dakar peut être très violent. Un taximan m'a sorti son sexe en pleine route un jour, comme tentative de séduction."

Extrait d'entrevue individuelle. S.L. , 27 ans.

Stratagèmes pour contrer la décrédibilisation

Décrédibilisation. Dominance. Déshumanisation. Diminution. Le harcèlement de rue à Dakar se manifeste en communiquant aux femmes de manière subtile, ou non, qu'elles sont en danger perpétuel. En leur dictant comment se sentir et comment être.



“Très jeune, mon père m’a habituée à saluer tous les gardiens et boutiquiers de mon quartier. Afin que si un jour quelque chose m’arrive, je puisse reconnaître mon agresseur.”
F.K. , 21 ans

Aujourd’hui, les femmes ont intégré leur illégitimité dans l’espace public. 98 % des répondantes au sondage indiquent mettre en place des stratagèmes au quotidien pour contourner le harcèlement de rue. Les premiers étant, éviter le regard et ne pas répondre (33,2 %) et faire attention à l’heure à laquelle elles sortent (16,2%)

Des incidents répétés

“Je ne compte même plus le nombre de fois où je me suis fait harceler dans la rue. Je dois être à ma 20^e agression dans l’espace public.”
Extrait d’entrevue - L.S. , 30 ans.

Ce que l’enquête terrain met en lumière, c’est que ce n’est jamais juste un commentaire. Ni un simple compliment. Au sein de nos entretiens personnels, toutes les femmes confient être sujettes de manière répétée

et continue au harcèlement de rue.

Le cout émotionnel

Nombreuses des répondantes du sondage en ligne indiquent que le harcèlement de rue a un cout émotionnel. 29,5 % expriment se sentir en colère, 20,7 % partagent ressentir un malaise et une gêne et 18 % des femmes mentionnent une variété d’émotions telles que l’humiliation, la peur, le stress, l’anxiété et d’autres émotions négatives.

L’AMÉNAGEMENT DE L’ESPACE EST PENSÉ ET CONSTRUIT PAR L’HOMME

“La nuit, le manque de lumière nous rend vulnérables en tant que femmes. Le jour, c’est les ruelles étroites, l’absence de trottoir qui nous collent aux voitures et aux autres piétons...” F.K. , 21 ans

Architecte, ingénieur, urbaniste, sont encore des fonctions occupées majoritairement par des hommes, et ces disciplines ont été

imaginées sur un code normatif masculin. Rarement, voir jamais, nous ne nous questionnons sur la manière dont nos infrastructures vont accroître les inégalités de genre en les bâtissant.

L’impunité

Le manque de processus de dénonciation légitimise le harcèlement de rue au quotidien. Les femmes partagent aussi ne pas avoir confiance en les personnes représentant les forces de l’ordre pour les défendre.

“Il m’est arrivé à plusieurs reprises de me faire arrêter par la police et me faire demander mon numéro de téléphone. Lorsque tu refuses, cela peut dégénérer. On te demande de garer ta voiture et tu restes plantée là pendant des heures jusqu’à ce qu’il accepte de te laisser partir contre un gros billet.”
Extrait d’entrevue - E.B. , 32 ans

Le poids de la responsabilité

Un grand nombre des répondantes de l’enquête indique que pour lutter contre le harcèlement de rue, il faut que la responsabilité qui repose sur le dos des femmes soit transférée aux hommes. Les femmes sont victimes de harcèlement, et sont aussi celles qui tentent d’y répondre en employant diverses stratégies. On ne

peut pas être victime de harcèlement et aussi être tenues pour responsables pour le harcèlement que l’on subit.

Conclusion

Notre enquête démontre que les espaces publics ne sont pas neutres. Ceux-ci participent à renforcer les expériences de harcèlement auquel les dakaroises sont sujettes de manière ordinaire et répétée.

Il est nécessaire d’intégrer le fait que la femme n’est pas responsable de ce que l’on ressent en la voyant. L’idée véhiculée que

ON NE PEUT PAS ÊTRE À LA FOIS VICTIMES DE HARCÈLEMENT ET EN MÊME TEMPS EN ÊTRE TENUES POUR RESPONSABLES.

la femme que l’on trouve belle dans la rue est “volontairement” belle et qu’elle est donc responsable d’avoir attiré l’œil de ceux qui la regardent est une manière de rendre les femmes responsables du harcèlement qu’elles subissent. Les femmes demandent à être libres de leurs mouvements et de leurs circulations, sans avoir à être l’objet de comportements portant atteinte à leur estime, dignité et espace personnel ■

FABIOLA MIZERO

Consultante sur les enjeux de genre

Fabiola Mizero Ng est consultante en développement organisationnel et sur les enjeux de genre en Afrique. Elle est détentrice d’une licence en Arts et Science, avec une majeure en Science Politique et une mineure en Gestion de la Philanthropie de l’Université de Montréal.



Elle est également formée en médiation et en résolution de conflits avec une lentille anti-oppressive. Son engagement se manifeste à travers l’accompagnement d’ONG, d’Institutions publiques et d’associations de défense des droits des femmes en Afrique, afin de renforcer de manière durable et inclusive leurs pratiques organisationnelles, leur stratégie de plaidoyer et leur modèle de gouvernance. Passionnée d’écriture, elle est rédactrice pour des médias africains et internationaux. Ses écrits explorent la résilience et la résistance qui coexistent avec les enjeux de classes, de races et de genres.

**DÉCRÉDIBILISATION.
DOMINANCE.
DÉSHUMANISATION.
DIMINUTION. LE
HARCÈLEMENT DE RUE
À DAKAR SE MANIFESTE
EN COMMUNIQUANT
AUX FEMMES QU'ELLES
SONT EN DANGER
PERPÉTUEL.**



Jaly Badiane

Le harcèlement de rue, une réalité encore banalisée

Sous nos tropiques, parler de harcèlement est chose compliquée tellement le terme est mal compris et surtout banalisé. De ce fait, le harcèlement de rue ne suscite pas une grande mobilisation ni de grandes discussions.

MYTHE OU RÉALITÉ DANS L'ESPACE PUBLIC DAKAROIS ?

Il est facile de réaliser que le harcèlement de rue est une réalité. Dans les bus souvent bondés, les trottoirs surchargés et même dans les lieux de détente (plage, salle de concerts, restaurants, etc.), les femmes subissent des attouchements, des violences verbales, des propos déplacés sur leur habillement et/ou sur leur physique. Ce constat est général et dans les cas les plus graves la presse n'en parle qu'en des termes sulfureux.

COMMENT CELA SE PASSE AILLEURS ?

En 2015, une étude du Haut Conseil français à l'égalité entre les femmes et les hommes a mené une étude qui révèle que 100 % des femmes utilisatrices des transports en commun ont au moins une fois été victimes de harcèlement de rue. Ce qui a conduit à une prise de conscience de l'ampleur du phénomène et de l'impact négatif sur la perception du sentiment de sécurité dans l'espace public pour les femmes. Toujours en France, En 2020, un sondage Ipsos,

réalisé en partenariat avec L'Oréal Paris, révèle que 81% des femmes ont déjà été victimes de harcèlement sexuel dans les lieux publics. D'ailleurs une amende pour outrage sexiste a été votée. Depuis, plus de 1300 amendes ont été distribuées.

LE CONSTAT EST DONC UNANIME : LE HARCELEMENT DE RUE EST UNE RÉALITÉ UNIVERSELLE QUI EST DE PLUS EN PLUS PRISE EN COMPTE DANS LES CAMPAGNES DE SENSIBILISATION SUR LES VIOLENCES QUE LES FEMMES SUBISSENT AU QUOTIDIEN.

En 2019 aux **USA**, l'Université de Chicago a mené une enquête représentative à l'échelle nationale auprès de 1 182 femmes et 1 037 hommes. Cette enquête a conclu que 81 % des femmes et 43 % des hommes ont déclaré avoir été victimes d'une forme ou d'une autre de harcèlement sexuel et/ou d'agression au cours de leur vie.

Le constat est donc unanime : le harcèlement de rue est une réalité universelle qui est de plus en plus prise en compte dans les campagnes de sensibilisation sur les violences que les femmes subissent au quotidien.

DES CAS RÉELS, IL Y EN A...

Fatima a raconté son histoire sur Twitter, ce qui a permis pour la première fois de poser le débat sur la place publique :

“Dans le bus pour rentrer chez moi après une longue journée de cours, deux hommes m'ont pris en sandwich. J'étais coincée entre deux colosses et avec le monde qu'il y avait, ils s'étaient collés à moi. Tout d'un coup celui de derrière me chuchota à l'oreille des mots crus, salaces qui m'ont tellement choqué que je n'ai pu prononcer un seul mot. Je regardais hagarde la personne au loin en face et tentais de lui faire comprendre mon désarroi à travers mon regard mais rien. Celui de devant se colla si fortement à moi, profitant des secousses du bus, que je sentis son érection. A ce moment-là mon cri est parti tout seul, eux aussi ont fait de même, sûrement pris de panique, mais cela n'avait pas l'air d'intéresser qui que ce soit. J'ai pu me rapprocher de la vendeuse de tickets, et à haute voix je lui ai expliqué les faits. A ma grande surprise la dame ne semblait pas du tout sensible à ce que je racontais. Avant même que je ne termine, elle me demande ce qu'elle doit faire et moi encore sous le choc je ne savais pas quoi répondre face à autant d'inertie et d'indifférence de tout ce monde qui m'entourait. Je suis descendue à l'arrêt suivant sans même être arrivée à destination.”

Sur les réseaux sociaux, il est fréquent de tomber sur des histoires pareilles et même s'il y a toujours des internautes qui trouvent ces situations pas graves voire banales, de plus en plus de personnes se rendent compte de l'ampleur du harcèlement de rue et des agressions subies sur la place publique.

POSER LE DÉBAT ET LIBÉRER LA PAROLE SUR LE PHÉNOMÈNE COMME SOLUTION AUX VIOLENCES FAITES AUX FEMMES

Il s'agit déjà de faire reconnaître le harcèlement de rue comme une atteinte majeure à l'intégrité physique, un abus réel avec des sanctions judiciaires qui seront certainement dissuasives. Nos lois doivent prendre en compte ce type de harcèlement et ainsi donner la possibilité aux victimes d'attaquer en justice leurs harceleurs.

D'un autre côté, il faut que les acteurs de la société civile, organisations et activistes s'investissent dans des campagnes de plaidoyers pour informer et sensibiliser sur le harcèlement de rue. C'est un moyen pour délier les langues sur ce phénomène et ainsi participer à son éradication.

Depuis quelques années et avec l'avènement d'Internet et des réseaux sociaux, l'actualité au Sénégal est quotidiennement secouée par des affaires de viols et de violences faites aux femmes. Ce n'est pas du tout une recrudescence des faits, juste un accès à la parole plus facile grâce à un travail colossal des médias et des associations et organisations de protection des droits des femmes. Sur les réseaux sociaux, la campagne des 16 jours d'activisme, les Hashtags **#Nopiwouma** (“Je ne me tais pas” en wolof) **#MeToo**, **#BalanceTonPorc**

#Nopiwouma
#Dafadoy
#MeeToo
#Balancetonsaïsaï
#Memepaspeur

LA PLUPART DES MÉDIAS SÉNÉGALAIS PROFITENT DES FÉMINICIDES, VIOLS ET VIOLENCES SUBIES PAR LES FEMMES POUR VENDRE.

et tant d'autres initiatives ont grandement contribué à la libération de la parole. Ainsi Mado une jeune fille de 25 ans à l'époque, a pu partager son calvaire : des abus sexuels répétitifs commis par des membres de sa famille. Ce ne fût aucunement un cas isolé car des témoignages il y en a eu beaucoup, même si une

action en justice ne s'en suit pas toujours. Pour beaucoup de ces affaires, la prescription judiciaire est de rigueur ou bien par manque de preuves il est difficile, voire impossible d'intenter une action en justice.

Une prise en charge effective des victimes est également essentielle, car comme tout type d'atteinte, le harcèlement de rue laisse des traces indélébiles.

ET NOS MÉDIAS DANS TOUT CELA ?

L'environnement médiatique sénégalais est très fourni avec de nombreux organes de presse (télévision, radio, quotidien, médias sociaux). Ces médias participent aussi à la banalisation des violences basées sur le genre, dont le harcèlement de rue. Les informations traitant des femmes y sont grandement relayées dans un parfum de scandale, de sensationnalisme, de feuilleton politico-judiciaire. La plupart des médias sénégalais profitent des féminicides, viols et violences subies par les femmes pour vendre. La sécurité des victimes et de leurs familles ne sont pas prises en compte, les médias révélant souvent l'identité entière des personnes, leur adresse, leur employeur et même leurs antécédents, visant à les dégrader encore plus aux yeux de la société.

Depuis 2018, de nombreux programmes ont pour objectif de sensibiliser les journalistes et les patrons de presse sur le rôle négatif des médias dans la stigmatisation des victimes de Violences Basées sur le Genre. La bataille est loin d'être gagnée car une régulation des médias s'impose, surtout des médias sociaux quant au traitement de l'information liée aux femmes ■

JALY BADIANE Journaliste

Jaly Badiane est une activiste et blogueuse sénégalaise. Diplômée en journalisme et titulaire d'un Master 2 en Gestion de Projets, elle est spécialisée en Relations Publiques. Elle a développé son expertise dans des médias nationaux avant de mettre en place sa propre plateforme.



À travers son blog www.jalybadiane.com, elle tient un forum de communication sociale et civique. Elle a aussi créé l'agence de communication 360°, à travers laquelle elle travaille avec des entreprises et organismes du Sénégal et de la sous-région. Spécialiste en Genre et Protection de l'Enfant, Jaly Badiane est consultante-formatrice en Médias Sociaux pour des programmes de Promotion des droits de la Femme et Protection de l'enfant à travers le Numérique.



Dr Selly Ba

Construire une ville égalitaire, une réponse contre le harcèlement de rue au Sénégal

Le principe d'égalité ne passe pas uniquement par une égalité de salaires et de traitements, il s'agit également de donner aux femmes plus de place dans l'espace public. Tout en continuant de lutter contre le harcèlement de rue, cette reconnaissance de la place des femmes doit se faire au sens large du terme, en attribuant désormais leurs noms aux rues, places, bâtiments publics, stations de métros, gares, bus, trams, etc. afin qu'elles s'approprient et s'identifient dans l'espace public. Ce qui pousse Fatoumata Sidibé, députée bruxelloise à affirmer que bien que les femmes soient les premières usagères des transports en commun *"les noms de femmes ne courent pas les rues. Aujourd'hui, l'espace public reste le terrain de jeu et de chasse des hommes. Le harcèlement de rue est là pour montrer aux femmes qu'elles n'ont rien à faire dehors. Les hommes sont les propriétaires de l'espace public, tandis que les femmes n'en sont que les locataires"*.

Au Sénégal, la problématique reste peu développée du fait d'une faible prise de conscience et de prise en charge des militantes des droits des femmes et des féministes dans leurs revendications. Ainsi les pouvoirs publics prêtent une faible attention à la problématique de la sécurité des femmes, spécifiquement de harcèlement dans les villes. Les risques qu'elles encourent dans l'espace urbain sont encore largement appréhendés comme des menaces "normales" que chacune doit gérer individuellement (Lieber, 2002²).

En tant que sociologue, cette réflexion est une occasion d'aborder la ville comme objet d'étude de genre.

LA VILLE, THÉÂTRE DES INÉGALITÉS DE GENRE

Les déplacements des femmes dans l'espace public sont emprunts de stratégies d'adaptation et d'éviction pour faire face à un sentiment d'insécurité³. La ville reflète des normes sociales de genre qui tendent à perpétuer une "ségrégation sexuée" des espaces et à attribuer des rôles et des places différentes et hiérarchisées aux femmes et aux hommes. Cette différenciation produit des rapports de force et des inégalités de genre au sein des espaces urbains. En effet, les femmes font face à de nombreuses problématiques lorsqu'elles se retrouvent dans ces espaces: lieux non adaptés à leurs besoins, violences, harcèlement de rue... Il leur est constamment rappelé que l'espace public est dangereux et non construit pour elles. Les politiques d'urbanisme et d'aménagement de l'espace public sont rarement soumises à une analyse genrée. Cette absence d'analyse empêche la visibilité des inégalités femmes-hommes et entraîne la création de politiques urbaines basées sur un modèle masculin d'organisation de la vie quotidienne. Ainsi, les problématiques et besoins spécifiques des femmes ne sont pas pris en compte, ce qui a tendance à renforcer les inégalités existantes.

UNE CONCEPTION SEXUÉE DES ESPACES

L'homme, l'aventurier, la femme, cantonnée à la sphère privée et aux tâches domestiques. Les espaces publics sont faits pour



LA VILLE REFLÈTE DES NORMES SOCIALES DE GENRE QUI TENDENT À PERPÉTUER UNE “SÉGRÉGATION SEXUÉE” DES ESPACES ET À ATTRIBUER DES RÔLES HIÉRARCHISÉS ENTRE LES FEMMES ET LES HOMMES.

les hommes et les espaces privés pour les femmes.

Cette répartition a été intériorisée dans le processus de socialisation et persiste toujours. Les filles et les garçons sont éduqués.e.s selon des identités différenciées, les poussant à se penser et se sentir comme appartenant naturellement et socialement à un sexe et à adopter des comportements dits masculins ou féminins. L'identité féminine va, entre autres, se construire autour des stéréotypes liés à la limitation

des déplacements comme nous le retrouvons dans le discours populaire sénégalais “*Jigéen dafa war a toog ci pooju ndeyam*”, autrement dit, la fille ne doit pas s'éloigner des cuisses (ou jupons) de sa mère. Une bonne femme est celle qui n'est pas connue du quartier. Ce qui montre que les espaces sont sexués et que la place de la fille ou de la femme reste le privé, “l'intérieur”. Il existe d'autres stéréotypes à l'endroit de la femme à savoir la douceur, la fragilité, la vulnérabilité, le soin des autres et le devoir de se protéger du monde extérieur jugé dangereux. Contrairement à l'homme qui doit gagner l'espace public “extérieur”. L'identité masculine va plutôt se construire autour de la virilité, de l'éloquence, de la prise de parole et de l'occupation et l'appropriation des espaces publics. Alors que le concept de vulnérabilité féminine est une construction sociale, les femmes grandissent avec l'idée qu'elles sont naturellement vulnérables et qu'il peut être potentiellement dangereux pour elles de s'aventurer trop longtemps

dans les espaces publics. Même si ces normes et valeurs sont inculquées de manière inconsciente, elles ont un impact considérable sur le devenir de l'enfant.

Elles sont également davantage victimes de violences quotidiennes. Les mouvements #balancetonporc et #metoo démontrent combien la problématique des violences et des agressions dans les espaces publics est forte.

COMMENT CONSTRUIRE UNE VILLE ÉGALITAIRE ?

Au lendemain de la conférence de l'ONU sur les femmes à Pékin en 1995, l'application de l'approche intégrée de genre ou gender mainstreaming a été promue. L'approche intégrée de l'égalité femmes-hommes a été valorisée afin d'évaluer les incidences pour les femmes et pour les hommes de toute action envisagée, notamment dans la législation, les politiques ou les programmes, dans tous les secteurs et à tous les niveaux. Il s'agit d'une stratégie visant à incorporer les préoccupations et les expériences des femmes aussi bien que celles des hommes dans l'élaboration, la mise en œuvre, la surveillance et l'évaluation des politiques et des programmes dans tous les domaines – politique, économique et social – de manière que les femmes et les hommes bénéficient d'avantages égaux et que l'inégalité ne puisse se perpétuer. Le but ultime est d'atteindre l'égalité entre les sexes⁴.

Réaliser une analyse conforme à la réalité revient à ce que tou.te.s les citoyen.ne.s et notamment les femmes, deviennent acteurs et actrices de leur environnement et de leur sécurité en intégrant les processus de réflexion, de construction et d'aménagement. Passer par des méthodes participatives de planification permet justement de prendre en compte les besoins de publics divers et variés, mais aussi aux concepteurs de commettre moins d'erreurs dans la construction, d'améliorer la qualité des projets et de permettre une planification globale et durable. Ainsi, intégrer les femmes dans le processus de planification revient à intégrer un plus grand public parce que c'est elles qui endossent encore en grande majorité le rôle domestique de prise en charge des personnes dépendantes comme les enfants, les personnes âgées ou les personnes en situation de handicap ■

1 <https://defi.eu/droits-femmes-fatoumata-sidibe-propose-de-feminiser-lespace-public/>

2 <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2002-1-page-41.htm>

3 <https://www.pourlasolidarite.eu/sites/default/files/publications/files/na-2019-genze-espaces-publics.pdf>

4 Conseil de l'Europe, L'approche intégrée de l'égalité dans les autres organisations internationales.

SELLY BA sociologue

Selly Ba est docteure en sociologie, diplômée de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar. Militante des droits humains et féministe, Selly Ba est spécialiste des questions de Genre en lien avec la religion, la sécurité et la migration au Sénégal. De 2008 à 2016, elle a travaillé en collaboration avec l'Institut Supérieur d'Économie Appliquée (ex ENEA), l'Organisation Internationale pour les Migrations (OIM) et l'Initiative Prospective Agricole Rural (IPAR).



En 2017, Selly Ba crée son cabinet de consultance sur les questions de genre en lien avec les thématiques de développement durable. Elle est actuellement chargée de programme à la Fondation Heinrich Böll et est par ailleurs auteure de plusieurs articles et publications collectives.

“AUJOURD’HUI ON PEUT CONDAMNER LE HARCÈLEMENT SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX CAR IL Y A DES PREUVES ÉCRITES. MAIS COMMENT DÉNONCER CELUI QUI A LIEU DANS LA RUE ?”

Jaly Badiane
Sociologue



Isseu Toure

Les femmes au cœur des affaires de la cité

L'espace public est le lieu ouvert à tous, accessible, où chaque personne peut circuler librement. Il peut être un espace de rencontre, d'épanouissement mais également d'appréhension et de crainte pour certaines femmes. Ainsi, dans ce présent article, il s'agit d'interroger la place des femmes dans l'espace public au prisme de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire. Dans cette approche urbanistique, nous avons réalisé des enquêtes semi-directives en ligne en langue française auprès de cent femmes résidant à Dakar âgées entre 13 et 60 ans. Les principales questions sont les suivantes : quels types d'espaces fréquentez-vous régulièrement ? Quels sont les espaces que vous évitez pour des raisons de sécurité ? Qu'est-ce que la sécurité selon vous ? Quelles sont les raisons de ce sentiment d'insécurité dans certains espaces publics ? Comment adaptez-vous vos comportements pour éviter le harcèlement ? Qu'est-ce qu'un espace public idéal ?

De ces enquêtes résultent plusieurs conclusions :

Le harcèlement de rue peut prendre plusieurs formes. Près de 75 % des femmes disent avoir déjà été harcelées. Pour 77% de ces dernières, il s'agit de harcèlement verbal. 9% ont subi un harcèlement physique. Les femmes ayant subi les deux à la fois représentent environ 19%.

De plus, les enquêtes ont révélé l'inaction de certains témoins. Environ 63% des femmes victimes de harcèlement n'ont pas été aidées par les témoins.

D'autre part, pour 86,2% des femmes

interrogées, la rue représente un lieu de passage. C'est-à-dire qu'elles traversent les espaces publics d'un point A à un point B, tandis que 13,8% d'entre elles considèrent les espaces publics comme des lieux de rencontre et d'épanouissement. Elles sont très peu à expérimenter une situation de relaxation ou de décontraction dans la rue. Environ 48% des femmes évitent certains lieux monopolisés par les hommes. Le marché est majoritairement fréquenté par les femmes à 58,6%. 20% d'entre elles fréquentent les plages, 3,4% les boîtes de nuit et 2% les terrains de sport. Nous pouvons émettre l'hypothèse que cette situation est due au mobilier urbain qui n'est pas pensé dans une perspective inclusive. Autrement dit, cette inégalité entre les hommes et les femmes dans l'utilisation des espaces est en partie liée aux politiques d'aménagement sexuées des villes.

En effet, il y a peu d'espaces qui favorisent la mixité (filles et garçons) et la cohésion sociale. Il y existe très peu d'espaces de répit comme les bancs publics, les trottoirs aménagés pour les piétons. Ceci semble limiter leur possibilité de profiter pleinement des activités extra-domestiques. Cette situation est d'autant plus contraignante pour les personnes âgées et les femmes enceintes.

D'autre part, d'après les enquêtes, le manque de toilettes publiques propres contraint les femmes dans la fréquentation des espaces publics puisqu'elles ne peuvent pas y rester pendant une longue durée. Surtout lorsqu'elles sont accompagnées d'enfants en bas-âge. Ensuite, pour la majorité des femmes interrogées, le manque d'éclairage dans certains quartiers

augmente leur vulnérabilité. Ce sentiment d'insécurité s'explique aussi par le manque de postes de police et de patrouilles. Ce sont autant de facteurs qui peuvent réduire la mobilité des femmes.

Par ailleurs, notre recherche s'est également basée sur des témoignages auprès d'une vingtaine de femmes afin de mieux comprendre la nature de ces harcèlements. Ce qu'il en ressort, c'est que le harcèlement et la séduction sont souvent confondus. La séduction sous-entend le respect, le consentement. Tandis que le harcèlement ignore tous ces aspects de bienveillance.

“J'étais en classe de terminale, un homme qui était dans sa voiture m'a suivie. Je lui ai dit de me laisser tranquille car j'étais mariée. Contre toute attente, il m'a dit que le fait que je sois mariée n'avait aucune importance. Ne sachant plus quoi faire, j'ai commencé à marcher très vite, jusqu'à ne plus l'apercevoir. Le lendemain encore, j'ai remarqué sa voiture aux abords de l'école. Et j'ai compris qu'il ne comptait pas lâcher l'affaire.”

“Mon pire souvenir remonte il y a 7 ans alors que j'étais dans un bus. Par manque de place, je n'ai pas pu m'asseoir. Quelques minutes après, alors que le bus roulait, j'ai remarqué que quelqu'un se frottait à moi. Je me suis retournée j'ai vu qu'il avait clairement ouvert sa braguette. J'étais tellement tétanisée que je n'ai pas pu réagir.”

“Un jour, j'ai croisé un garçon qui m'a interceptée. Il m'a demandé mon nom et a voulu entamer une discussion. C'était très pesant, car je ne le connaissais pas. Je marchais vite mais il me suivait. Je suis rentrée à vive allure chez moi. Quelques secondes après, j'ai ouvert la porte pour vérifier s'il était parti. À ma grande surprise, il attendait devant ma porte.”

D'après ces témoignages, la plupart des femmes ont été harcelées pendant la journée. Autrement dit, cela peut arriver à tout moment et à n'importe quelle heure.

LE MANQUE DE TOILETTES PUBLIQUES PROPRES CONTRAINT LES FEMMES DANS LA FRÉQUENTATION DES ESPACES PUBLICS PUISQU'ELLES NE PEUVENT PAS Y RESTER PENDANT UNE LONGUE DURÉE. SURTOUT LORSQU'ELLES SONT ACCOMPAGNÉES D'ENFANTS EN BAS-ÂGE.

“Un certain type de harcèlement de rue est lié à un fondamentalisme ordinaire, rampant, où n’importe quel homme se croit votre tuteur et peut vous interpeller sur la manière dont vous êtes habillée et dont vous vous déplacez dans l’espace public.”

DR FATOU SOW
Sociologue

LES STRATÉGIES POUR ÉVITER DE SE FAIRE HARCELER

96% disent adapter leurs comportements pour ne pas se faire harceler. 65% des femmes évitent de sortir le soir. 51% adaptent leur façon de s’habiller en fonction du lieu. 24% privilégient l’accompagnement pour éviter les agressions.

“Il y a un groupe d’hommes qui squatte régulièrement à côté de chez moi. Pour ne pas me faire remarquer, j’évite de les regarder ou de les saluer. Je fais tout mon possible pour ne pas attirer leur attention. Je préfère me faire discrète”.

Il est urgent de proposer des espaces publics accueillants, confortables, sécurisés et salubres et d’imaginer des dispositifs pour protéger les femmes en cas d’agression.

L’éducation citoyenne, la sensibilisation et la prise en compte de la dimension genre dans les politiques d’aménagement du territoire sont essentielles.

La formation et la sensibilisation des forces de l’ordre sur les questions liées au harcèlement de rue sont primordiales. Il faudrait également mener une réflexion sur la toponymie des rues, qui sont presque exclusivement centrée sur les noms des hommes, ce qui n’accorde que peu de place aux femmes qui ont

pu marquer l’histoire et leur permet difficilement de s’approprier les espaces publics.

Enfin, il faut encourager les femmes à s’investir davantage dans les affaires de la cité, et les projets de développement urbain et leur redonner la visibilité et la dignité qui leur revient ■

L’ÉDUCATION CITOYENNE, LA SENSIBILISATION ET LA PRISE EN COMPTE DE LA DIMENSION DE GENRE DANS L’AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE SONT ESSENTIELLES.

ISSEU TOURE Urbaniste

Docteure Isseu Toure est géographe, aménagiste et urbaniste. Elle est titulaire d’un master 2 en dynamiques sociales et aménagement des territoires à l’université Rennes 2 (France) et d’un doctorat en aménagement de l’espace à l’université de Rennes (France), en co-tutelle avec l’université Cheikh-Anta Diop de Dakar.



Sa thèse est intitulée “Pratiques des espaces publics par les femmes. Dimension religieuse et rapport de genre dans la ville de Rufisque (Dakar, Sénégal)”. Ses recherches associent la pratique, l’appropriation et la production des espaces urbains. L’ensemble de ses réflexions et études portent une attention particulière à l’articulation entre la dimension de genre et celui des pratiques spatiales.



Nathalie Fanja Haaby

Ouvrir le dialogue aux hommes et reprendre son pouvoir

Mme D. a 45 ans, elle est élégante, porte toujours des habits traditionnels. Un jour, alors qu'elle sort du travail pour se rendre à l'arrêt de bus, un homme la suit de près. Au bout d'un moment, elle s'arrête et se retourne vers lui pour lui demander ce qu'il veut. L'homme la salue d'abord, puis lui dit qu'il la suit parce qu'il l'aime et qu'il la trouve belle... Elle lui indique qu'elle est mariée et qu'il la laisse tranquille. Il s'excuse et poursuit son chemin.

Un autre jour, alors qu'elle sort du travail, un agent de sécurité posté devant une villa la siffle, il insiste. Dans un premier temps, elle l'ignore, puis il insiste tellement et l'appelle "hey toi, viens!" qu'elle finit par se mettre en colère et aller vers lui. Après lui avoir rappelé la politesse et indiqué son statut de femme mariée, elle s'apprête à tourner les talons quand il lui dit en riant de ne pas s'énerver et qu'il "joue" seulement avec elle.

Une autre fois, alors que Mme D. attend, assise à l'arrêt de bus. Un homme vient vers elle et lui dit qu'elle lui plaît et veut s'asseoir à côté d'elle pour discuter. Elle lui signifie calmement, mais fermement qu'elle est mariée, mère de 4 enfants et qu'elle ne souhaite pas qu'il s'assoit, ni discuter. Etant donné qu'il lui avait indiqué aller à pied dans le quartier proche, elle l'invite à poursuivre son chemin. L'homme insiste, prétextant qu'elle lui plaît vraiment et qu'il veut la connaître. Face à la fermeté de Mme D., il finit par lui dire qu'elle est une femme compliquée, difficile et qu'elle l'a blessé.

Mlle B. a 40 ans. Alors qu'elle sort sur la Corniche faire du sport, un homme l'interpelle et lui dit: "Hey la mignonne! Ça va?".

Elle revient immédiatement sur ses pas pour lui signifier qu'il ne la connaît pas et qu'il n'a pas à l'interpeller de manière si familière. L'homme lui présente finalement ses excuses.

Un autre jour, un vendredi, elle porte des habits traditionnels et se rend à un rdv, lorsqu'elle croise un homme qui ne semble même pas prêter attention à elle... Jusqu'à ce qu'elle sente qu'il vient de l'attraper au niveau de l'aisselle... Elle repousse sa main et se met à hurler "tu ne me touches pas! Je t'interdis de me toucher! Tu n'as pas à toucher les inconnus dans la rue de cette manière!". L'homme ayant eu honte des regards des passants sur lui, fuit rapidement.

Mlle T. a 19 ans. Très régulièrement quand elle sort, des hommes l'appellent, la sifflent... Certains l'ont déjà insultée, car elle ne répondait pas à leurs sollicitations. Timide de nature et méfiante envers les hommes, elle se contente à chaque fois de détourner le regard, baisser la tête et accélérer le pas. Depuis qu'elle fréquente l'université, elle a décidé de porter le voile.

D'après la psychologue clinicienne Aminata Mbengue, dans un article de *FrancelInfo Afrique* :

"Beaucoup de jeunes femmes portent le voile pour être tranquilles dans l'espace public. Pour se soustraire aux regards. Pour ne pas être embêtées."

PEUT-ON PARLER DE HARCÈLEMENT DE RUE AU SÉNÉGAL ?



Peut-on parler de harcèlement sexuel au Sénégal ? Est-il exercé seulement par une poignée de déviants sexuels ? Que viennent nous apprendre les expériences de ces 3 femmes ? Une femme a-t-elle à justifier de sa tenue ou de son statut marital pour ne pas être harcelée dans la rue ? La femme doit-elle arriver à se soustraire des regards pour avoir la paix ? Quelle est la différence entre harceler et séduire ? À partir de quel moment peut-on parler de harcèlement ? Avez-vous déjà entendu des témoignages d'hommes harcelés dans la rue ?

Pour répondre aux premières questions, il suffit de se référer à l'actualité et aux articles relatant des situations de harcèlement, voire d'agressions sexuelles, dans la rue ou dans les transports en commun. Plus largement, le nombre de cas de viols sont extrêmement alarmants (3660 cas signalés en 2014). Sous la pression d'associations militant pour la criminalisation du viol, une loi a été promulguée récemment (janvier 2020). La violence que subissent certaines femmes dans leur propre foyer, parfois jusqu'à y laisser leur vie, nous révèle une problématique complexe et profonde sur les relations hommes femmes dans la société sénégalaise actuelle, sur la tendance de certains hommes à prendre le pouvoir sur les femmes, en usant de la violence, l'intimidation ou la culpabilité.

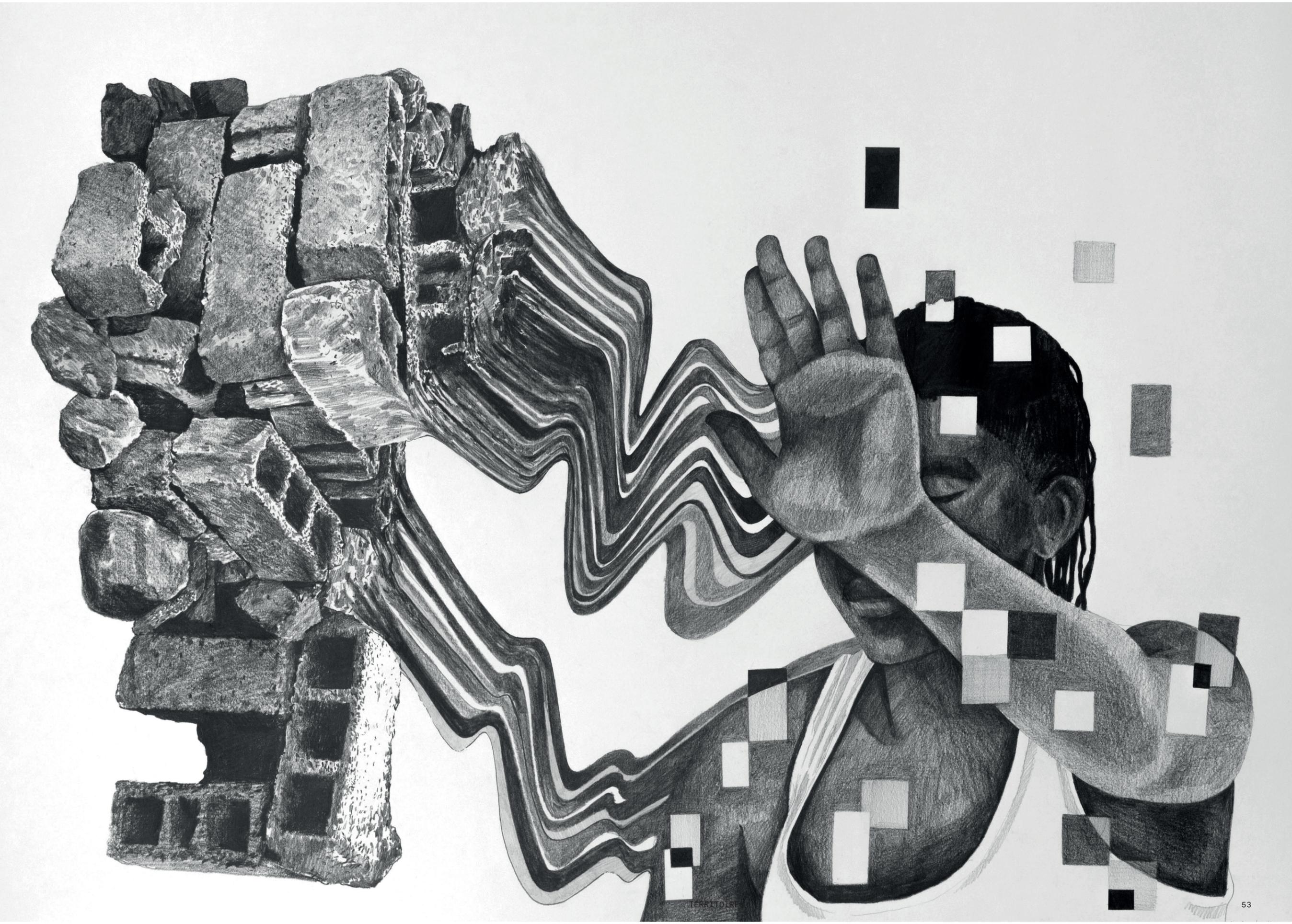
"Aucun de ces hommes n'a sans doute aucune conscience qu'il est peut-être le dixième de la journée à faire une remarque à cette femme" (Maya Mihindou, *En finir avec le harcèlement de rue*). Comme ce vigile qui dit vouloir "jouer" avec Mme D., l'acte en soi peut être banalisé, sous couvert de bonnes intentions. Cela aurait pu s'en tenir au moment où cet homme remarque que Mme D. ne réagit pas. Mais lorsqu'il insiste, oui, cela devient du harcèlement. Tout comme cet homme qui insiste pour s'asseoir, voici où se situe la limite. Cela va encore plus loin lorsque l'homme éconduit finit par la dévaloriser et la culpabiliser ("complicquée, difficile, blessante") alors qu'elle lui plaisait tant au départ.

"La séduction c'est cool parce que la séduction c'est inclusif. C'est justement le contraire du harcèlement qui lui exclut. Et la différence entre les deux, en dehors d'attitudes volontairement hostiles, c'est le consentement." (blog *sansdeclinersnarclens*)

LES JEUNES FILLES (...) INTÉRIORISENT LA RUE COMME INÉLUCTABLEMENT DANGEREUSE, LEUR FÉMINITÉ COMME UNE MENACE ET SE CONSTRUISENT DANS LA CULPABILITÉ ET LA HONTE DU CORPS.

“LORSQU’UNE FEMME A VÉCU DES SITUATIONS DE HARCÈLEMENT DANS LA RUE, LES ÉMOTIONS NÉGATIVES QU’ELLE A RESENTIES PEUVENT ÊTRE RÉACTIVÉES PAR D’AUTRES SITUATIONS SIMILAIRES.”

Nathalie Fanja Haaby,
psychologue
clinicienne



Les fréquentes “attaques” vécues par les femmes dans la rue nous renseignent sur leur place dans la société. D’après Maya Mihindou, la rue est une loupe sur les injustices sociales et on y constate que le corps de la femme est objectivé. Objet de désir, la femme se devrait-elle d’honorer systématiquement celui-ci ? Il semble que nombre d’hommes pensent disposer totalement du corps de la femme. Ainsi, l’espace public est majoritairement occupé par les hommes et les femmes ne font qu’y passer. Souvenez-vous de “hey la mignonne !” ou comment cet homme se permet d’interpeller publiquement Melle B à propos de son physique. Ne parlons pas de celui qui vient faire intrusion dans son espace physique en l’attrapant ou de ceux qui insultent Melle T. parce qu’elle ignore leurs comportements irrespectueux.

IL EST TEMPS QUE LES FEMMES REPRENNENT LEUR POUVOIR ! (...) ALLER CHERCHER DANS LES TRADI- TIONS, L’HISTOIRE PRÉCOLONIALE, SUR LE MARIARCAT, L’ORGANISATION SOCIALE, L’ESPACE PUBLIC ET S’EN INSPIRER.

Malheureusement, ce phénomène de domination s’étend au monde entier... Il résonne avec l’exploitation abusive de la “terre-mère” par la logique capitaliste qui a gagné le monde entier. D’après Pierre Rabhi, le féminin doit être au cœur du changement : *“la subordination du féminin à un monde masculin outrancier et violent demeure l’un des grands handicaps à l’évolution positive du genre humain. Les femmes sont plus enclines à protéger la vie qu’à la détruire. Il nous faut rendre hommage aux femmes, gardiennes de la vie, et écouter le féminin qui existe en chacun d’entre nous”*.

Dans cette lignée, les travaux de Cheikh Anta Diop peuvent nous éclairer. Dans L’unité culturelle de l’Afrique Noire, il nous rappelle l’existence des sociétés matriarcales au Sénégal et de la place centrale de la femme tant dans la famille que dans la société.

Quelque soit la forme du harcèlement, il a des conséquences psychiques, physiques, sociales et peut entraîner des effets traumatiques. Dans la rue, la gravité ne vient pas seulement de l’acte en lui-même, mais de son caractère répétitif. Lorsqu’une femme a vécu des situations de harcèlement dans la rue, les émotions négatives qu’elle ressenties peuvent être réactivées par d’autres situations similaires.

Ainsi, une femme plusieurs fois harcelée dans la rue vit dans la peur et va éviter certains lieux, certaines heures de la journée. *“Les divers types de violences, leur fréquence et leur stratification ont ainsi des impacts dans la vie des femmes rencontrées. Ceux-ci se déclinent sous diverses formes, incluant les transformations du rapport des femmes à l’espace, au temps, à la vie sociale et à leur corps. À cela s’ajoute l’utilisation de stratégies, d’objets ou d’animaux afin de se défendre et d’assurer sa propre sécurité. Enfin, le dernier registre d’impacts couvre les conséquences d’ordre psychologique et émotionnel.”*

Comme Melle T., les femmes utilisent les stratégies suivantes : se couvrir le corps, la tête, camoufler sa féminité, courber l’échine, garder la tête baissée, détourner le regard. A l’inverse, certaines femmes qui revendiquent leur droit de circuler adoptent des postures plus défensives comme prendre une posture masculine, se tenir droite, le regard fixe, avoir l’air dur, déterminée, éviter de sourire, avoir l’air occupée, se munir d’une bombe anti-agression, sortir avec un chien de garde... Le harcèlement de rue a des effets sur la vie sociale, puisque les femmes ne se sentent plus libres de se rendre où elles le souhaitent. Ces femmes deviennent alors de plus en plus méfiantes, ont des difficultés à rencontrer, à accepter le contact avec un inconnu, développent de l’anxiété sociale. Au niveau corporel, elles peuvent se sentir souillées, impuissantes, avoir envie de disparaître pour éviter d’attirer l’attention.

De plus, les jeunes filles, étant prévenues par un discours parental dans lequel l’espace public est présenté comme dangereux, ne se sentent pas légitimes de dénoncer des situations de harcèlement. Elles intériorisent la rue comme inéluctablement dangereuse, leur féminité comme une menace et se construisent dans la culpabilité et la honte du corps.

D’après Maya Mihindou, *“Harcèlement de rue, harcèlement sexuel et viol sont les trois étapes d’une même dynamique qui, s’il ne faut pas tomber dans le piège d’en confondre les degrés de gravité, nécessite de reconnaître une même impulsion de départ : un sentiment de pouvoir qui annule le consentement de la personne que l’on désire pour soi.”*

DANS CE CONTEXTE, QUELLES SOLUTIONS SONT POSSIBLES ?

La première étape est celle qui se déroule à travers cette exposition, en parler, donner la parole aux femmes. Il est important aussi d’ouvrir un dialogue avec les hommes, afin de les aider à comprendre la situation des femmes, se mettre à leur place, les aider. Le fait de libérer la parole a en soi un effet thérapeutique et le fait de partager avec d’autres personnes permet de créer du lien, de se soutenir, de s’inspirer.

Ensuite, il est temps que les femmes reprennent leur pouvoir ! Notez que je ne me réclame pas féministe, mais plutôt Humaniste. Humaniste parce que cette problématique touche l’Humanité. Un père dont la fille est harcelée dans la rue n’est-il pas concerné ? Un homme dont la femme est harcelée dans la rue n’est-il pas concerné ? Les hommes aussi peuvent s’allier aux femmes et se positionner pour les faire respecter, elles et leur droit de circulation dans l’espace public. Cela passe par l’éducation au sens large (politesse, respect, confiance en soi, connaître ses droits...) et plus spécifiquement l’éducation sexuelle, avec la notion de consentement. Aller chercher dans les traditions, l’histoire précoloniale, sur le matriarcat, l’organisation sociale, l’espace public et s’en inspirer.

Retrouver son pouvoir, cela veut dire ne plus céder à la peur, *“apprendre à exprimer clairement le refus, mais aussi, si une situation d’agression le nécessite, à pratiquer l’autodéfense mentale et physique.”* (Maya Mihindou) Par conséquent, la pratique du self-défense ou des arts martiaux peut aider les femmes à se protéger, mais aussi à se sentir plus sûres d’elles. Reprendre le pouvoir c’est savoir se défendre.

Le terme “harcèlement” viendrait du vocabulaire éthologique et se référerait à la manière dont de petits animaux, tels des oiseaux, tourmentent un animal plus fort par des petites, mais fréquentes attaques. Cette prise de pouvoir sur l’autre ne dépend donc pas de la force physique. De la même manière, dans un combat de boxe ou dans l’histoire de David et Goliath, il est davantage question de stratégie et de détermination que de force. Comme Melle B., les femmes peuvent apprendre à hausser le ton, à crier pour surprendre, donner l’alerte, demander de l’aide. Généralement éduquées à maintenir l’harmonie, à éviter le conflit en se taisant, les femmes n’osent plus s’exprimer ou hurler en cas de nécessité.

L’union faisant la force, il serait indiqué que les femmes inventent des espaces dans lesquels se retrouver, échanger, s’allier, toutes générations confondues ou comment réinventer de nouvelles formes d’accompagnement, d’initiation, de transmission ■

NATHALIE FANJA HAABY psychologue

Née à Dakar de parents malgache et français, Nathalie Fanja Haaby y a grandi, puis a vécu en France et en Belgique, avant de revenir au Sénégal en 2009.



Psychologue clinicienne et psychothérapeute, elle exerce en libéral à Dakar depuis 2012. Étant également artiste pluridisciplinaire, elle a suivi une formation en art-thérapie afin d’accompagner les personnes qu’elle reçoit vers un mieux-être grâce à la pratique artistique. Depuis 2014, Nathalie pratique le Kundalini Yoga, une forme de yoga qui s’inscrit dans la voie spirituelle tantrique. Inspirée et transformée par cette voie, elle transmet à son tour les techniques et la philosophie issues de cette approche “holistique” de l’être. Plasticienne, slameuse et performeuse, elle travaille actuellement sur le thème de la guérison à travers une approche holistique.

Nafissatou Seck

Que dit le droit sénégalais ?

Depuis quelques années la question du harcèlement de rue, favorisée par sa médiatisation avec la création de collectifs, le lancement de plateformes de témoignages, des pétitions et divers débats publics, est devenue une source de préoccupation très grande. En effet de plus en plus on s'interroge sur la banalisation de ce phénomène qui semble aller de pair avec une culture d'objectivisation de la femme qui va en s'accroissant. Les femmes sont les premières victimes de ces atteintes à caractère sexuel, gestes déplacés dont il convient de souligner la gravité de certains d'entre eux.

Le phénomène, difficile à quantifier en raison de sa minimisation, se traduit par une quasi absence de plaintes au niveau des unités d'enquête nationales. Pour cause, les victimes ne dénoncent pas par peur d'être culpabilisées relativement à leur tenue ou par honte. Cela n'occulte pas la réalité du phénomène si l'on en croit les nombreux témoignages de filles et de femmes victimes de frottements indécents dans les transports publics.

Afin de mieux appréhender ce phénomène, il est nécessaire d'en clarifier les contours, dès lors que le harcèlement de rue est situé d'une part entre les échanges, la séduction, la drague, les contacts consentis et d'autre part l'injure publique ou l'agression sexuelle.

Précisons d'emblée que notre corpus législatif ne permet pas d'aborder cette question de manière satisfaisante, car cette notion n'existe pas en droit sénégalais. Le code pénal incrimine diverses violences sexuelles, notamment le harcèlement sexuel qui est bien délimité par l'article

PRÉCISONS D'EMBLÉE QUE NOTRE CORPUS LÉGISLATIF NE PERMET PAS D'ABORDER CETTE QUESTION DE MANIÈRE SATISFAISANTE, CAR CETTE NOTION N'EXISTE PAS EN DROIT SÉNÉGALAIS.

article 319 bis (loi n° 99-05 du 29 janvier 1999) qui le décrit comme étant "Le fait de harceler autrui en usant d'ordres, de gestes, de menaces, de paroles, d'écrits ou de contraintes dans le but d'obtenir des faveurs de nature sexuelle, par une personne abusant de l'autorité que lui confèrent ses fonctions...". L'existence de l'infraction ainsi définie est liée à un rapport d'autorité envers la victime, ce qui n'est pas le cas du harcèlement de rue qui se passe dans un espace public, donc mettant en cause des inconnus.

Le registre des faits ainsi blâmés inclut : se faire suivre, siffler, menacer, insulter, toucher, interpeller de manière dégradante, regarder de manière insistante, questionner de façon intrusive et se faire montrer des parties génitales.

EXISTE-T-IL DES LOIS ?

Il n'y a pas d'incrimination spécifique au harcèlement de rue dans le code pénal sénégalais, néanmoins l'arsenal législatif existant permet de sanctionner une partie des comportements s'y rapportant. Ainsi s'agissant des injures, l'article 262 du code pénal sanctionne "l'injure, commise ... envers les particuliers, lorsqu'elle n'aura pas

“UNE DÉNONCIATION SYSTEMATIQUE DES ACTES CONSTITUTIFS DE HARCÈLEMENT, TÉMOIGNANT AINSI DE LEUR RÉCURRENCE,

POURRAIT AMENER LE LÉGISLATEUR À UNE RÉPRESSION PLUS RIGOUREUSE.”

été précédée de provocation, ...d'un emprisonnement de deux mois au maximum et d'une amende de 20.000 à 100.000 francs, ou de l'une de ces deux peines seulement". Rappelons que pour qu'il y ait injure au sens de la loi, il doit y avoir atteinte à l'honneur de la personne visée soit par des faits outrageants, méprisants ou blessants. À ce titre, plusieurs gestes ou paroles délibérément adressés à des femmes ou filles dans des espaces publics, ressenties comme des offenses, doivent pouvoir être appréhendés à partir de ce texte si elles parviennent devant la justice.

Pour ce qui est des frottements indécents dont sont victimes les filles et les femmes dans les transports en commun, ils peuvent être sanctionnés sur la base de l'article 318 du Code Pénal réprimant l'attentat aux mœurs qui dispose que "Toute personne qui aura commis un outrage public à la pudeur sera punie d'un emprisonnement de trois mois à deux ans et d'une amende de 20.000 à 200.000 francs". Soulignons que le fait que de tels actes se produisent dans les transports en commun est constitutif d'une circonstance aggravante.

DOIT-ON CRÉER DES LOIS SPÉCIFIQUES SANCTIONNANT LE HARCÈLEMENT DE RUE ?

Il faut rappeler que l'incrimination pénale est une question de nécessité, si l'ordre public ainsi que des droits constitutionnellement protégés sont menacés, la répression peut être envisageable. Dès lors que des individus se sentent offensés, déstabilisés et pas en sécurité dans l'espace public à cause de faits tels que ceux visés dans le harcèlement, il peut être nécessaire d'agir pour enrayer le phénomène.

Détecter les premiers seuils de violence peut permettre de mieux prévenir le passage à des actes plus graves, lorsque l'on sait que le fait de harceler quelqu'un dans un espace public fait partie du continuum des violences.

Une dénonciation systématique des actes constitutifs de harcèlement, témoignant ainsi de leur récurrence pourrait au besoin amener le législateur à une répression plus rigoureuse soit en augmentant l'amende ou en élevant le minimum ou le maximum de la peine.

EN QUOI LE DROIT PEUT-IL PROTÉGER LES FEMMES ET SENSIBILISER LES HOMMES ?

À ce titre on peut invoquer principalement l'effet dissuasif du droit pénal qui peut prévenir le passage aux actes interdits. L'efficacité de cette mesure supposerait d'une part une bonne vulgarisation des textes protecteurs des droits visés, et une sensibilisation dès le plus jeune âge aux valeurs d'égalité et de respect mutuel entre les filles et les garçons. Ainsi l'éducation peut contribuer à endiguer les discriminations et toutes les formes de harcèlement ■

NAFISSATOU SECK

Juriste (Membre de l'Association des juristes Sénégalaises)

Nafissatou Seck est juriste, Spécialiste National Genre/Lutte contre les VG et Droits Humains. Elle est titulaire d'une maîtrise en droit des affaires et d'un master II en droit de la migration de l'université Cheikh Anta Diop de Dakar.



Elle est également diplômée de l'Institut des droits de l'homme et de la paix IDHP où elle a obtenu un master II en Droit de l'homme action humanitaire mine et énergie. Nafissatou Seck est membre de l'Association des Juristes Sénégalaises (AJS) depuis 2014, au sein de laquelle elle a exercé en tant que juriste, chargée de projet et coordonnatrice. Son expérience comprend le renforcement des capacités d'acteurs de la santé, de la sécurité, de la société civile, des badjenou gox, des associations de femmes et de jeunes dans les domaines des droits humains, du genre, des procédures de prévention et de prise en charge des violences basées sur le genre, des mutilations génitales féminines et des mariages d'enfants.

“98%

**des répondantes au sondage Territoires
indiquent mettre en place des stratégies
au quotidien pour contourner le
harcèlement de rue.”**



Fatima Ndoye
4 temps à l'inspire
5 temps à l'expire

Je marche, je suis seule, j'ai peur.

Je ne sais pas de quoi, mais je sais reconnaître cet instant où le temps se suspend.
Quand tout est calme, bien trop calme pour moi qui ai choisi de vivre en ville.

Alors, je respire par le ventre. Comme je l'ai appris.

4 temps à l'inspire, 5 temps à l'expire.

Mon cœur bat dans le bout de mes doigts, j'ai horreur de ça.

Soudain je trouve ma jupe trop courte et trop moulante.

Une voix en moi me dit : Bien fait !

Une voix en moi me dit que rien ne m'obligeait à m'habiller ainsi.

Rien ne m'obligeait, même si l'espace d'un instant avant de sortir tout à l'heure, je me suis trouvée jolie.

Je marche et j'ai peur, car je sais que je ne suis pas seule.

Tu es derrière moi je le sais.

Tu ralentis, prends du recul pour mieux me voir,

Tu t'arrêtes. Peut-être jauges-tu si le jeu en vaut la peine ?

Et puis... d'un pas net, tu poursuis ta traque.

Celui qui me suit se veut farceur.

"Faire semblant ...

Fais semblant de ne rien voir, fais semblant de ne rien voir" me souffle la voix en moi.

Piqué par mon indifférence

Tu tousses.

Deux fois, pour me rappeler ta présence.

Deux fois, car tu préfères que les choses soient claires.

Celui qui me suit n'est pas du genre discret.

"Faire semblant de ne rien entendre, faire semblant de ne rien entendre"

Mais je le sais, c'est une histoire de secondes.

Dans quelques secondes, sans surprise, tu vas m'aborder.

J'ai beau accélérer le pas, regarder mes pieds et fermer tout en moi

1, 2, 3, 4... avant 10 je parie

Car tu as beau croire que tu es le premier...

Tu as beau croire que tu es le premier, cette histoire là, je la connais par cœur.

**SOUDAIN
JE TROUVE
MA JUPE
TROP COURTE
ET TROP
MOULANTE.
UNE VOIX EN
MOI ME DIT :
BIEN FAIT !**

L'HOMME
QUI ME SUIV
LE SAIT. IL A
TOUJOURS
VOULU ÊTRE
UN PATRON.
ALORS IL SAIT
COMMENT
FONCTIONNE
LA PEUR.

Et pourtant je te le promets, à chaque fois que je sors de chez moi, à chaque fois avant d'affronter la rue, je le prends ce temps qui dit Ça ça va ? Je peux sortir comme ça ? C'est pas trop... ? J'ai si souvent pensé que j'étais une femme "trop"...

Et pourtant je te le promets, j'ai appris à me fondre. Trop noire ici, ou pas assez là, je connais la loi du territoire. Parce que si l'espace est dit public, il appartient aux plus menaçants d'en fixer les règles, non ? Ceux qui font peur sont toujours les patrons, non ?

L'homme qui me suit le sait. Il a toujours voulu être un patron. Alors il sait comment fonctionne la peur.

"Ksss, ksss"... arrive alors ce son que je connais tant. Ce son commun aux patrons des rues. Je me demande qui l'a inventé. Et puis comment ai-je toujours su qu'il s'adressait à moi ?

"Faire semblant de ne rien voir, faire semblant de ne rien entendre..."

Mais je sais les patrons susceptibles. Alors ce soir encore, pour répondre à tes bruits, pour briser le duo que tu m'imposes, je prends les mots pour armure.

*"Allo, oui, j'arrive je suis en route
Tu es déjà rentré ? Super je suis tout à côté.
Tout à côté, j'arrive dans 5 minutes."*

La conversation téléphonique imaginaire c'est ma stratégie de la nuit. La nuit je te fais croire qu'au bout du fil, tout à côté un autre homme est prêt à me sauver. Je n'en suis pas très fière.

Le jour, quand tu me fais peur, je parle toute seule. En faisant des grands gestes, le regard fixe. Le jour je te fais croire que je suis folle, je me dis que peut-être ça te découragera.

Pour l'heure, je me concentre sur les quelques mètres pour arriver à la porte de mon immeuble. Si j'y parviens, il y aura ce temps, où j'espérerai croiser un voisin, un gardien, quelqu'un. Celui où je monterai les escaliers, quatre à quatre, en espérant que la lumière soit réparée. Celui où j'ouvrirai la porte de chez moi, j'espère sans trembler. Et puis celui où je fermerai derrière moi la porte, la porte de chez moi comme on ferme une barrière, comme on ferme une prison.

Et peut-être ce soir, je ferai ce rêve, que je fais si souvent Dans lequel je marche en ta présence tandis que mon cœur bat dans le bout de mes doigts. Ce rêve dans lequel toujours je me demande

Si je devais crier, un son sortirait-il de moi ?
Si je devais crier, pourrais je compter sur ma voix ? ■

FATIMA NDOYE
Danseuse/chorégraphe

Fatima Ndoye est une danseuse, chorégraphe et comédienne suisse-sénégalaise. Elle intègre le cours Florent et l'école de danse du Studio Harmonic à Paris. Elle joue sous la direction de Walter Manfré, Pauline Bureau, Kinga Wyrzykowska, Salomé Lelouch et Samantha Markowic. En danse avec les compagnies Karine Saporta, Maria La Ribot, PH7 et de la Cie L et S, dirigée par Eric Senen. En 2009, elle crée la compagnie "Le Temps des choses" avec laquelle elle crée "J'attends Madeleine",



"Un boxeur a plus de chances qu'un artiste d'atteindre son adversaire", le solo "Sans", et son deuxième solo "Quand j'étais blanche". Depuis 2017 elle co-dirige avec Alioune Diagne la programmation artistique de "Génération A", festival dédié à la jeune création chorégraphique contemporaine en Afrique au Théâtre Paris Villette. Depuis 2019, elle est en résidence au Château à Saint-Louis au Sénégal, pour la création "Le sel de nos avenir", qu'elle co-chorégraphie avec Hardo Ka.

“Le harcèlement est une accumulation de micro-agressions dans l’espace privé comme dans l’espace public. Il est un problème de santé publique.”

KHAIRA THIAM

Psychologue clinicienne spécialisée en pathologies psychiatriques, en criminologie clinique et féministe radicale universaliste sénégalaise



“AUJOURD’HUI
DES HOMMES
ET DES FEMMES
VEULENT
CHANGER LES
CHOSSES.

NOTRE
ÉCOSYSTÈME
EST SEN-
SIBLE ET
MATURE
POUR IMAGI-
NER UNE
SOCIÉTÉ
PLUS
SAINÉ.”

KEN AÏCHA SY
Activiste culturelle
et artiste

Ken Aïcha Sy est née à Dakar d'une mère journaliste franco-martiniquaise et de l'artiste sénégalais El Hadji Moussa Babacar Sy dit Elsy, "militant de la liberté de création impliqué dans la défense et la promotion des artistes sénégalais et africains".



Elle étudie le design, l'histoire de l'art et l'aménagement d'espace à Paris, puis rentre au Sénégal à la fin de son cursus universitaire. Sensible au milieu créatif et à la cause des artistes sénégalais, elle crée la plateforme culturelle Wakh'Art qui promeut la culture au Sénégal à travers des initiatives qui valorisent le patrimoine culturel sénégalais, ses artistes et leurs projets, et valorise particulièrement les femmes artistes. En 2012, elle fonde le label de musique sénégalais Wakh'ArtMusic en collaboration avec l'artiste Moulaye, afin d'accompagner des artistes de la scène musicale sénégalaise. Elle se bat au quotidien pour apporter changement et amélioration dans le paysage culturel sénégalais.





L'EXPO



L'exposition Territoires a été présentée en mai 2022 au Musée de la Femme Henriette Bathily, haut lieu de prise de parole et de valorisation des femmes à Dakar.

Relayée par 11 médias locaux et internationaux comme TV5 Monde, RFI, El Pais, Le Quotidien, Le Soleil, Le Monde Afrique, ou encore Le Point, l'exposition Territoires a accueilli environ 200 visiteurs, deux classes de lycée, un groupe d'étudiants et a touché près de 27 000 personnes sur les réseaux.



Vue d'ensemble de l'exposition. Au centre, installation de 5 dessins au crayon sur papier (fer à béton, sable, dessins).

La scénographie et l'ensemble de la direction artistique, imaginées par Sophie Le Hire, ont été pensées comme un espace en chantier et réalisées à partir de matériaux de construction que l'on trouve souvent dans les rues de Dakar : fer à béton, sable, ciment, béton. Matière en continuelle création, l'exposition Territoires peut évoluer, voyager, s'adapter à d'autres contextes socio-culturels afin d'offrir l'opportunité à d'autres femmes de s'exprimer et d'autres publics de femmes et d'hommes d'échanger sur ce sujet mondial.





Installation de citations et biographies des femmes ayant participé au laboratoire. Fer à béton, ciment, impressions sur forex.



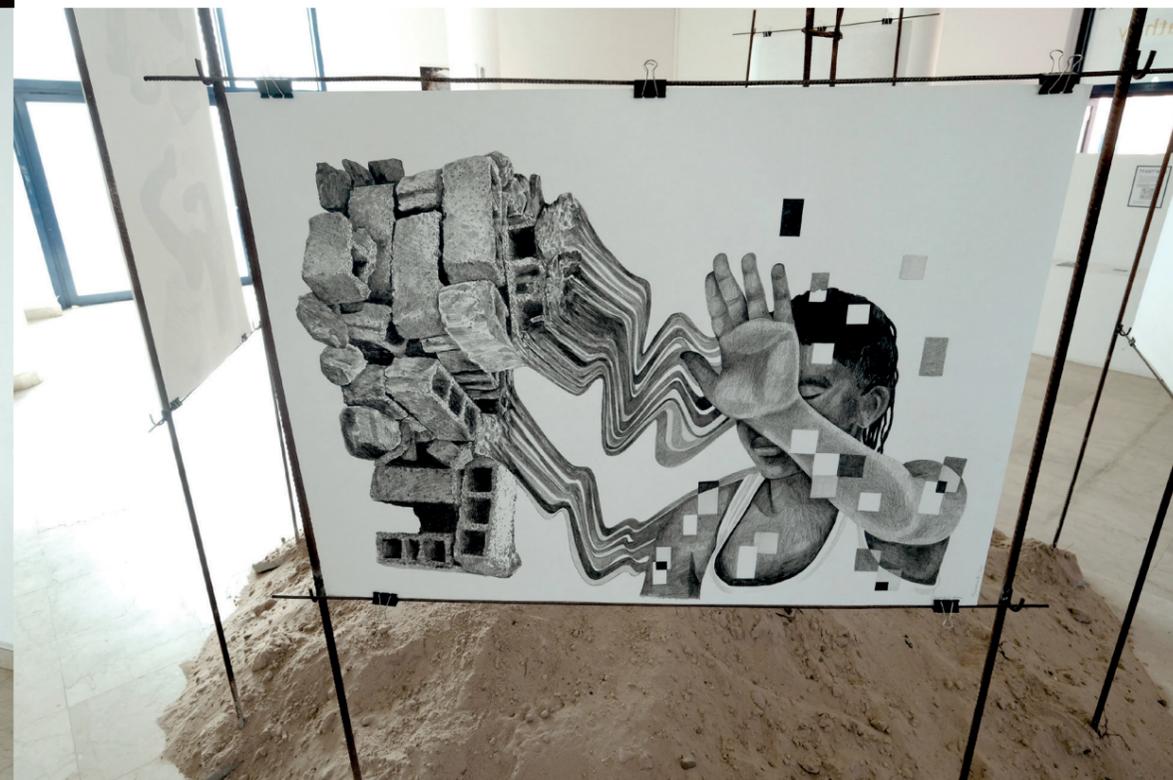
Vidéo de 12 min d'interviews des 10 femmes du projet Territoires.



Sophie Le Hire devant son installation de dessins.



Texte d'entrée de l'exposition en français / wolof et série photo
de Sophie Le Hire.



Détail de l'installation de la série de dessins.

Conversations publiques

Territoires est une réflexion collective qui engage tout.e citoyen.ne à prendre la parole et à échanger sur la problématique du harcèlement de rue à Dakar. C'est pourquoi deux conversations publiques ont été organisées :

La première s'est tenue en décembre 2021 à la Mairie de Dakar pour le lancement officiel du projet Territoires, en présence du Dr Fatou Sow (sociologue), de Khaira Thiam (Psychologue / Criminologue), de Fatou Warkha Samb (Journaliste / #DafaDoy / Warkha TV), de Soham El wardini (Ancienne Maire de Dakar), de Tiphaine Cosnier (Attachée de coopération à l'Ambassade de France) et a été modérée par Jerry Azilinson (Activiste).

La deuxième conversation a eu lieu au Musée de la Femme Henriette Bathily dans le cadre de l'exposition, en présence des femmes ayant participé au laboratoire et à la réalisation du projet Territoires, pour échanger plus en profondeur avec le public sur les recherches effectuées sur le harcèlement de rue.



**“J’IMAGINE PARFOIS
LA VILLE COMME
UNE CARTOGRAPHIE
DES TRAUMATISMES
VÉCUS PAR LES
FEMMES. SI LE BÉTON
POUVAIT TÉMOIGNER,
QUE NOUS
CONTERAIT-IL ?”**

Sophie Le Hire Artiste pluridisciplinaire et illustratrice





EXPOSITION

Conception, commissariat, direction artistique : **Sophie Le Hire**
Production, communication, administration : **Ken Aïcha Sy** (Akya Sy) / Wakh'Art
Production du court métrage, soutien à la production de l'exposition : **Chloé Ortolé**
Laboratoire : **Selly Ba, Jaly Badiane, Nathalie Fanja Haaby, Fatima Ndoye, Fabiola Mizero, Nafissatou Seck, Isseu Touré**
Film et photographies du laboratoire : **Kevin Aubert**
Adaptation des textes en wolof : **Oumar Sow Diagne**
Logo, typographie : **Céline Lequeux**
Réalisation scénographie : **Abou Poulo** (Déco Design Sénégal)

CATALOGUE

Sophie Le Hire :
Dessins : p.22, 33, 40, 42-43, 45, 51, 52-53, 72, 89
Photographies : couverture, p.6-7, 14, 16, 21, 26-27, 30, 38, 48-49, 61, 67, 70-71, 90-91, 4^e de couverture.

Photographies

Kevin Aubert : p.12-13, 23, 25, 31, 37, 41, 47, 55, 59, 65, 69
Sabria Djafar : p.80-81, 82, 83, 85
Sylvain Cherkaoui : p. 76-77, 79, 84, 85, 87
Jean-Baptiste Joire : p.74

Direction éditoriale : **Sophie Le Hire**
Graphisme : **Renaud Lioult**

IMPRESSION

Impression en 200 exemplaires
La Rochette, Dakar

MERCI...

À NOS PARTENAIRES

Association Wakh'Art, Musée de la Femme Henriette Bathily, Fondation Sococim, Mairie de Dakar, Ambassade de France, Éditions Ar Men Du, Fondation Heinrich Boël, Librairie Plumes du Monde

AUX EXPERTS.TES

Dr Fatou Sow (sociologue), Khaira Thiam (Psychologue / Criminologue), Fatou Warkha Samb (Journaliste / #DafaDoy / Warkha TV), Soham Em wardini (Ancienne Maire de Dakar), Tiphaine Cosnier (Attachée de coopération à l'Ambassade de France), Jerry Azilinson (Activiste)

AUX ASSOCIATIONS, ÉCOLES, INSTITUTIONS

Association des Juristes Sénégalais, Réseau des Jeunes pour la promotion de l'abandon des MGF/E, Soft Skill Academy, Institut Sainte Jeanne d'Arc

MERCI AUSSI À :

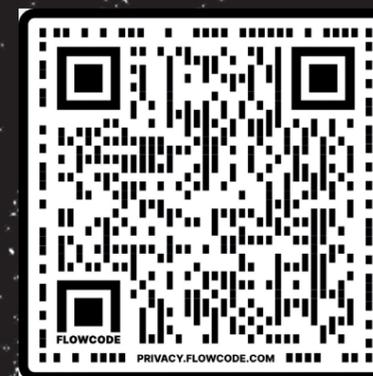
Marie-Pierre Mbaye Myrick, Vydia Tamby, Marieme Faza Ndiaye, Ndeye Marie Diome, Elena Bougaire, Diarra Seck-Meyer, Souleymane Gueye, François Audouy, Geoffrey Nesu, Simon Desfoux, Antoine Samba, Momar Gueye, Maurice Diatta

Et à toutes les femmes qui ont accepté de répondre à l'enquête et de témoigner pour Territoires.

© Sophie Le Hire, Dakar, 2022

Parce que nous ne sommes pas seules et parce que nous en parlons, l'équipe du projet Territoires a créé un document collectif et évolutif afin de permettre à toutes et tous de s'informer sur le harcèlement de rue et de s'entraider.

SCANNEZ LE QR CODE CI-DESSOUS ET ACCÉDEZ AUX RESSOURCES POUR VOUS INFORMER OU POUR ÊTRE SOUTENUES.



Si vous souhaitez alimenter ce document, écrivez-nous sur nos réseaux sociaux :

Facebook : Territoires

Instagram : @territoires_dakar

Nos partenaires

Musée de la Femme
Henriette Bathily




AMBASSADE
DE FRANCE
AU SÉNÉGAL
ET EN GAMBIE
*Liberté
Égalité
Fraternité*



